

24 au 26 mars 1961 : 1^{er} Congrès national du PSU, à Clichy.

Georges Gontcharoff

L'élément important de ce congrès est la constitution de tendances. Elles ne sont encore que deux. Le PSU a des progrès à faire sur cette voie.

La tendance majoritaire que j'ai soutenue, préconise, face au gaullisme, la constitution d'un « *front socialiste* », se proposant de regrouper les partis politiques se réclamant du socialisme, aussi bien le PC que la SFIO, les syndicats ouvriers, étudiants et paysans, les universitaires, les mouvements de jeunesse, les associations culturelles, les associations de parents d'élèves, les associations de locataires, bref toutes les forces « *qui expriment les revendications des travailleurs et qui encadrent leurs luttes* ». L'idée de dépasser les partis et de s'ouvrir à ce que l'on appellera plus tard « la société civile » est assez nouvelle. Ce qui est aussi nouveau, c'est de refuser des alliances électorales et opportunistes avec des non-socialistes.

La motion minoritaire prône au contraire le rapprochement prioritaire avec les différents courants qui, à l'intérieur ou en dehors de la SFIO, tentent de renouveler le mouvement socialiste. L'attractivité de Mitterrand se fait déjà fortement sentir et on retrouve parmi les signataires de cette motion beaucoup de ceux qui seront les premiers à quitter le PSU pour rejoindre ce qui sera la Fédération de la Gauche Démocrate et Socialiste (FGDS) : Pierre Bérégovoy, André Philip, Maurice Laval et les mendésistes : Léon Hovnanian (1920-2010), Charles Hernu, Georges Suffert, Pierre Bassan (1917-2010)...

Les divergences ne portent pas seulement sur l'analyse de la situation et sur l'orientation dans des débats qui sont très tendus. Elles portent aussi sur les moyens de développement du PSU dont l'autonomie et l'orientation sont ce qui me tient le plus à cœur. La majorité veut un PSU fort, qui multiplie les adhésions, qui s'organise dans chaque département, qui mène des campagnes qui lui soient propres, qui est fait pour durer. Les minoritaires considèrent que le PSU restera un petit regroupement éphémère qui doit, le plus rapidement possible, se fondre dans un mouvement plus vaste, conduit par la personnalité charismatique de François Mitterrand. Il est triste de dire aujourd'hui que ce sont eux qui ont eu raison, au regard de l'Histoire, si la finalité d'un parti politique est la prise du pouvoir.

On peut discuter longuement de la question de la constitution de tendances au sein d'un parti. Depuis la création du PSU, les querelles internes n'ont pas manqué, les divergences entre les forces constitutives ne se sont pas complètement effacées, notamment entre la sensibilité chrétienne dont je suis et la sensibilité laïcarde. Est-ce plus sain que les affrontements s'effectuent entre tendances officiellement constituées, plutôt que souterrainement, à coups fourrés, faits de suspicion et de malentendus ? Quoi qu'il en soit les forces centrifuges qui entraîneront une grande perte d'adhérents et de prestige et, à terme, la mort du PSU, sont déjà en marche.

L'autre élément important est la constitution du nouveau comité politique national. On ne vote plus, comme au congrès constitutif d'Issy-les Moulineaux, selon une répartition

négociée et préétablie, proportionnelle à l'importance des forces qui fusionnent, mais selon les votes obtenus par les différentes motions d'orientation.

La motion majoritaire obtient 666 mandats et 46 sièges. La motion minoritaire obtient 127 mandats (16 %) et 9 sièges. La majorité à laquelle j'appartiens est donc confortable, mais hétéroclite, c'est-à-dire que le ver est dans le fruit pour de futures divisions. On y trouve en effet 22 ex-UGS, 19 ex-PSA et 5 ex- « Tribune du Communisme ». Les anciens de l'UGS se sont renforcés, parce qu'une partie des ex-PSA a rejoint la minorité. Mais les ex-PSA qui sont dans la majorité n'ont pas obtenu « une majorité dans la majorité » qui leur aurait permis de « tenir » le parti. Je retrouve à la direction tous mes anciens amis et quelques nouveaux avec lesquels j'aurai des liens particuliers : Manuel Bridier, Marcel Debarge, Georges Servet (c'est le pseudonyme de Michel Rocard, tenu à la discrétion du haut-fonctionnaire), Yves Tavernier...

Je trouve que le meilleur article qui reflète la réalité du PSU à cette époque est de **Jean-Marie Domenach**, dans « l'Express » du **23 mars 1961**. Je m'y retrouve totalement, comme presque toujours lorsque je lis Jean-Marie Domenach et je ne résiste pas au plaisir d'en donner quelques extraits.



Jean-Marie Domenach (1922-1997).

« Qu'est-ce donc que le PSU ? Une petite chose encore, si on le compare au Parti communiste ou à ces monstres mous, la SFIO, le MRP qui hibernent dans le conservatisme du gaullisme. Une grande chose si l'on regarde cette masse nombreuse et dynamique de syndicalistes, d'intellectuels, de jeunes ruraux qui n'ont pas encore trouvé d'expression politique, mais qui cherchent, sur des chemins différents, le même type de civilisation : un socialisme gestionnaire une démocratie agrandie, dans les deux dimensions, celle de l'économie et celle de la culture. Ou bien le PSU deviendra le squelette de cette gauche qui déborde d'élites et d'idées, il la fédérera patiemment, il l'éduquera aux disciplines politiques – ou bien, il ne sera qu'un lieu de refuge et de consolation pour les déçus, les démissionnaires et les exclus... »

Il appartient aux responsables de garder les yeux fixés sur l'immense territoire qui reste à parcourir... Le PSU doit vivre en état de mission. Certes la tentation est forte pour des militants issus de traditions riches et diverses, de s'adonner aux confrontations intérieures, aux rivalités de doctrines, voire de se combattre et de s'exclure au nom du « vrai socialisme ». Mais d'abord, qui est sûr aujourd'hui de détenir la vérité du socialisme ? Il ne servirait à rien d'ajouter un nouveau chapitre à la théologie de la Révolution. Mais, porter le message essentiel du socialisme, ses exigences les plus simples, dans l'appareil complexe d'un monde en évolution, montrer à tant d'hommes qui y voient un dogme abstrait et pesant



que le socialisme est au fond comme disait Léon Blum, « une conception toute humaine qui s'alimente de la nécessité des choses »...

Ses débats, ses décisions, son programme relèvent d'abord de ses militants ; mais ils devraient concerner aussi, d'une manière ou d'une autre, tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont leur sympathie de ce côté, qui se nourrissent de bonnes lectures, mais qui hésitent encore à s'engager. Comprenez-les : depuis le temps qu'on veut leur faire croire des choses incroyables, ils se tiennent à l'écart, et se dégoûtent de la politique. La gauche des purs a contribué elle-même à ce nihilisme qui dégrade l'esprit public en France en livrant la République aux combinaisons secrètes des magiciens et des experts.

Il n'y a pas place à gauche pour deux partis de type religieux et il est illusoire de vouloir battre les communistes sur leur propre terrain. Nous avons besoin d'hommes qui croient à leur succès autant qu'à leurs idées et pour qui la fidélité à la classe ouvrière signifie la volonté de changer concrètement le statut du travail et la condition des travailleurs ; nous avons besoin d'hommes qui ventilent le pouvoir et qui, dès maintenant, prouvent leur capacité à l'exercer. Nous avons besoin d'un parti décidé à réussir et qui se sente assez fort pour faire de la politique sans craindre à tout moment de trahir les principes ? Ce n'est pas le passé qui décidera, mais l'avenir et d'abord la jeunesse qu'on aime, qu'on salue, mais qui reste à la porte des chapelles persévérantes, indifférente à la vieille liturgie.

La politique, c'est d'abord responsabilité et réussite...Depuis quinze ans, quelques éléments marxistes ou chrétiens recherchent dans un parti, puis dans un autre, une satisfaction dogmatique ; il leur faut avoir raison et comme la réalité ne les comble guère, ils prennent leur revanche au sein de groupes qu'ils subjuguent par leur dialectique révolutionnaire et leur intolérance « laïque » ou « prolétarienne ». C'est ainsi qu'on décourage les bonnes volontés, qu'on lasse les nouveaux venus, et que les puristes se retrouvent enfin seuls, libres de se déchirer entre eux. Il ne faut pas que le PSU se laisse entraîner dans cette voie ; son destin importe trop à notre avenir.

Quand les militants discuteront, quand l'envie les prendra, comme il arrive dans les congrès, de remporter un succès sur la tendance adverse et de faire applaudir des motions catégoriques, puissent-ils se rappeler qu'ils sont comptables d'un grand espoir, maintes fois déçu depuis quinze ans, et que les amis à rallier, les ennemis à combattre se trouvent en dehors de leurs rangs. Qu'ils pensent un instant à Guy Mollet : ils sentiront alors qu'il dépend de leur patience et de leur bon sens, de leur courage politique, que le socialisme prenne un autre visage dans notre pays ».

Pendant les premières années de mon militantisme au PSU, ce texte m'a servi de boussole (on dirait aujourd'hui de GPS !), au sein des querelles souvent byzantines auxquelles je ne comprenais pas toujours grand-chose. Je me suis accroché à une idée simple : il faut d'abord construire un instrument pédagogique autonome pour éduquer le peuple. Alors un peuple conscientisé sera capable de changer les choses.

Georges Gontcharoff – 28 janvier 2021

